

MUR 1771

*Vingt-Troisième*

LETTRE OUVERTE

aux Écrivains de Belgique

Solstice de l'été 1958.

Mes chers Confrères,

Je bats ma coulpe. Je vous ai parlé d'un palais du prestige, or, ce palais n'existe pas ! Dans la bâtisse qui abrite les arts, le haut lieu où chaque discipline devait s'affirmer par l'un de ses témoignages les plus éclatants se trouve ramené à un espace sans grâce, meublé de quatre sculptures et de trois tapisseries. Que voilà réduit notre prestige à bien peu de chose ! Au surplus, les œuvres élues ne risquent point, tant est grande leur modestie, de soulever l'enthousiasme des foules. Comme rien n'indique qu'elles furent l'objet d'une sélection, ni quel sens profond il convient d'attacher à celle-ci, le mal me semble bénin. Chacun croira qu'elles échouèrent là, par hasard, en attendant une place idoine, dans quelque coin obscur.

Vous vous serez précipités, comme moi, pour admirer la section des lettres françaises de Belgique. Des esprits chagrins l'ont jugée morne. Même Jean-Marie Culot, un confrère affable

entre tous, l'a décrite dans « Le Thyrses » avec une objectivité amère. De quoi se plaint-on ? Cette section est d'une médiocrité de bonne compagnie et me semble un reflet fidèle de notre vie littéraire. Elle s'est refusée à toute publicité un peu appuyée, à l'exemple de nos éditeurs qui préfèrent cacher leur rarissime marchandise plutôt que de l'assimiler à un vulgaire savon ou à un potage en sachet.

Il existe, il est vrai, ce qu'on appelle depuis peu un art de présentation. Né de l'art publicitaire, lequel fut d'abord exclusivement graphique, il a conquis un champ d'action à peu près illimité. En 1937, il fit merveille à Paris et en 1939, à Zürich, il fut éblouissant. L'Expo 58 prouve, en maint endroit, que la leçon ne fut pas perdue. La France, entre autres, a trouvé des accents éloquents pour illustrer la création littéraire. Foin des imitateurs ! La Belgique est d'un autre avis. C'est bien son droit, quand même se serait idiot.

Pour montrer la vie de nos lettres on a surtout honoré les morts. Les morts et les académiciens. Je ne donne aucun sens à ce rapprochement. Pour ma part, j'ai été heureux d'y découvrir autre chose que le lorgnon de Camille Lemonnier et les moustaches gauloises d'Emile Verhaeren. En me penchant, — car ils sont couchés dans des vitrines plates — j'ai pu contempler à loisir les masques impressionnants de nos immortels. Un seul regret ; je les aurais voulu dorés sur tranche. Une surprise : la révélation de plusieurs noms parfaitement inconnus. Que grâce soient rendues aux organisateurs qui ont forcé l'exquise pudcur de ces modestes.

Servis les morts et les académiciens, les accessits de la gloire ont été décernés avec un sens aigu de la stratégie littéraire. C'est parfait. Comme nous pratiquons dans ce domaine une manière d'autarcie, il importe, pour réussir cette économie en vase clos,



d'honorer ceux qui commandent les manettes, petites ou grandes, des diverses distributrices à sous.

L'A.E.B., toujours à l'affût des initiatives fécondes, avait prié ses membres d'adresser un exemplaire — un seul — de leurs œuvres à Roger Bodart, notre conseiller commun des lettres. Loin de tout verser dans ces rayons bas où l'improbable curieux serait contraint de s'accroupir pour lire quelque titre, cet aimable fonctionnaire en a gardé un certain nombre par devers lui. Comme il n'a plus la ressource de les mettre en cave, j'ose espérer qu'on en fera des cornets à frites. Pour être insidieux, le moyen me semble infailible pour toucher un public boudeur.

Quoique critiqué par des malveillants, l'égalitarisme professé par l'A.E.B. a quelque chose de spartiate. Un livre par tête, c'est admirable ! Et tant pis pour le producteur — par respect pour les académiciens qui me lisent, j'écarte le mot venu sous ma plume — de copie, il n'est pas mieux traité que l'auteur d'une mince plaquette. Quelques confrères ont voulu transgresser la consigne : ils furent mis au pas. Après quoi une vitrine fut accordée au seul Simenon, car il ne saurait y avoir de règle sans exception, comme l'enseignant à coup sûr nos professeurs-académiciens.

Pour les jeunes, il faut répéter le mot de l'adjudant : « J'en vois beaucoup qui n'y sont pas ». C'est normal. Notre littérature n'est pas jeune et ne prétend pas l'être. La plupart des jeunes prennent des airs gourmés pour ressembler de leur mieux à leurs respectables aînés. C'est ainsi que l'on forge les nobles traditions. Je vous recommande la vitrine consacrée à la littérature patoisante de Wallonie. Délicieusement vieillote d'aspect, elle fleure bon l'arrière-province du siècle dernier. Elle donne la note sentimentale, juste ce qu'il faut pour compléter le climat pré-académique qui parfume la section.



On a prétendu que des crédits par trop dérisoires auraient empêché nos lettres de s'affirmer avec plus d'éclat. Et les Flamands ? Sans avoir obtenu davantage, ils ont présenté un ensemble bien vivant. Non, ce caractère austère, ennuyeux avec distinction, est bel et bien une attitude réfléchie, j'allais dire une vocation. Les organisateurs ont réussi à traduire fidèlement l'atmosphère officielle de nos lettres. Le vrai gendelettre belge tient avant tout à être pris au sérieux. Inconnu ou méprisé, il se veut le thuriféraire d'une chapelle de vénération avec une hiérarchie d'officiants honorés selon leurs fonctions et non selon leurs possibles mérites ; car il est, vous êtes et nous sommes contre le culte de la personnalité. Pour les autres.

Ceux qui n'acceptent pas cette discipline et qui rêvent d'une vie des lettres libérée des congratulations mutuelles, des salamalecs et des petits fours de l'A.E.B. feront bien de s'expatrier. Ils peuvent aussi s'en aller aux champs, bayer à la lune, faire des cabrioles, sourire ou chanter, et pouffer de rire, si le cœur leur en dit.

ROGER AVERMAETE.